



HAL
open science

Et je dirai niaisement : sur quatre citations de Lucien Leuwen

Takeshi Matsumura

► **To cite this version:**

Takeshi Matsumura. Et je dirai niaisement : sur quatre citations de Lucien Leuwen. Glaliceur, 2021.
halshs-03400538

HAL Id: halshs-03400538

<https://shs.hal.science/halshs-03400538>

Submitted on 25 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

GLALICEUR

numéro 36

le 25 octobre 2021

Groupe de recherche
sur la **L**Angue et la **L**ittérature françaises
du **C**entre et d'aill**E**URs
(Tokyo)

contact : glaliceur2019@gmail.com

Et je dirai naïvement :
sur quatre citations de *Lucien Leuwen*

Takeshi MATSUMURA

Un texte d'autrefois recèle des allusions et des citations qui auraient été limpides aux lecteurs de l'époque mais qui ne sont plus toujours aisées à saisir pour ceux qui l'abordent aujourd'hui. Les romans de Stendhal ayant fait l'objet d'innombrables études et de plusieurs éditions de qualité, on peut supposer que tous les détails qu'ils contiennent ont dû être expliqués. Cependant, il me semble que quelques allusions et citations n'ont pas attiré suffisamment l'attention des spécialistes. C'est sans doute parce qu'elles leur étaient trop évidentes, alors qu'elles sont opaques pour un ignorant – comme moi – qui n'étant qu'un simple amateur, connaît mal non seulement les œuvres de la première moitié du XIX^e siècle mais aussi celles des périodes antérieures et qui n'est pas du tout au courant de la littérature secondaire. Dans la présente notule, je vais étudier quatre de ces obscurités figurant dans *Lucien Leuwen*, quitte à être taxé d'enfoncer des portes ouvertes, car il est probable que des érudits ont déjà commenté les phrases que j'examine et que je suis le seul à l'ignorer. Toutefois, comme je n'ai trouvé d'éclaircissements ni dans les éditions consultées ni dans le tome IX de *L'Année stendhalienne*¹ consacré au roman, je soumets mes hypothèses à la sagacité et à l'indulgence des lecteurs.

Le premier passage qui nous intéresse se lit dans le chapitre V, plus précisément dans une réplique que le comte de Vassignies prononce au cours d'un dîner de l'hôtel de Sauves d'Hoquincourt. Les convives critiquent à qui mieux mieux Lucien qui vient d'arriver à Montvallier. Pour comprendre la phrase en question, je cite le contexte d'après l'édition établie par Xavier Bourdenet et annotée par Yves Ansel² :

« Il [= Lucien] aura loué pour quinze jours le cheval du préfet avec la haute paye que papa reçoit du teauchâ [Château] dit M. de Sanréal.
– Halte-là ! *Connaissez mieux les gens puisque vous en parlez*, reprit le colonel marquis de Vassignies, *la fourmi n'est pas préteuse*.
– *C'est là son moindre défaut*, s'écria d'un ton tragique le sombre Ludwig Roller.
[...].³ »

¹ *L'Année stendhalienne*, t. IX, 2010, p. 7-258, qui contient onze articles dus aux éminents spécialistes et réunis par Xavier Bourdenet. Dans les citations, sauf indication contraire c'est moi qui souligne.

² Sur le partage du travail, voir Yves Ansel, *Pour un autre Stendhal*, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 324.

³ *Lucien Leuwen, Texte établi, présenté et annoté par Yves Ansel et Xavier Bourdenet*, dans Stendhal, *Œuvres romanesques complètes, Édition établie par Yves Ansel, Philippe Berthier et al.*, Paris, Gallimard, 2005-2014, Bibliothèque de la Pléiade, 3 vol. (= ORC), t. II (tirage de 2015), p. 121-122 ; c'est l'auteur qui souligne. Le mot « Château » est ajouté entre crochets carrés par l'éditeur (ne faut-il pas mettre une virgule après ce mot ?). Le passage se retrouve dans le chapitre V du *Chasseur vert*, *ibid.*, p. 765, où c'est Ludwig Roller qui récite les deux vers lafontainiens.

La presque totalité des éditeurs consultés – depuis Henry Debraye⁴, Henri Martineau⁵ et Ernest Abravanel⁶ jusqu'à Anne-Marie Meininger⁷ et à Michel Crouzet⁸ – n'a pas jugé nécessaire de commenter la partie qu'a soulignée Stendhal, probablement parce qu'ils ont trouvé la citation trop bien connue. Les seules exceptions sont Yves Ansel et Mariella Di Maio⁹ qui ont pris soin d'expliquer que l'auteur emprunte deux vers à La Fontaine. Citons la note de la nouvelle Pléiade :

La Fontaine, *Fables choisies mises en vers*, « La Cigale et la Fourmi », v. 15-16 ; *Œuvres complètes*, t. I, Bibl. de la Pléiade, p. 31. L'avarice du roi Louis-Philippe était un poncif de l'époque, amplifié par les légitimistes pour stigmatiser, à travers ce « défaut », la mesquinerie petite-bourgeoise du « roi-citoyen », contrastant avec le faste et les folles dépenses des Bourbons. Cette réputation de laderie fut pour beaucoup dans le discrédit du roi auprès de l'opinion, image négative que Stendhal lui-même reprend dans le portrait qu'il fait d'un monarque voleur et agioteur¹⁰.

Les lecteurs à qui le fabuliste n'est pas très familier peuvent ainsi savoir que les deux vers « la fourmi n'est pas prêteuse. » et « C'est là son moindre défaut. » récités par les deux nobles provinciaux viennent de la Fable I du *Livre Premier*. Même si cette référence est célèbre, l'initiative de Mariella Di Maio et d'Yves Ansel est la bienvenue.

En revanche, aucun des éditeurs consultés n'a annoté la première proposition soulignée : « Connaissez mieux les gens puisque vous en parlez ». Pour eux, n'était-ce qu'une expression banale qui ne renvoie à rien ? Alors pourquoi est-elle soulignée ? Ou bien, quoique ce soit une citation comme le suggère le soulignage de l'auteur, sa source résistait-elle à leur investigation ? Ou plutôt était-elle trop évidente à leurs yeux ? Quel que soit leur avis, les spécialistes qui ont édité *Lucien Leuwen* auraient pu indiquer explicitement ce qu'ils pensaient de la question.

Si je ne me trompe, il s'agit probablement d'un emprunt au *Menteur* (1644) de Pierre Corneille. C'est Cliton qui parle à Dorante dans la scène première de l'Acte I : « Connaissez

⁴ *Lucien Leuwen*, *Texte établi et annoté avec un avant-propos par Henry Debraye*, *Préface de Paul Valéry*, Paris, Champion, 1926-1927, 4 vol., t. I, p. 81.

⁵ *Lucien Leuwen*, dans *Romans et nouvelles*, *Texte établi et annoté par Henri Martineau*, Paris, Gallimard, 1952, Bibliothèque de la Pléiade, 2 vol., t. I (tirage de 1966), p. 809.

⁶ *Lucien Leuwen*, *Préface et notes de Ernest Abravanel*, Lausanne, Rencontre, 1961, 2 vol., t. I, p. 84.

⁷ *Lucien Leuwen*, *Texte présenté et commenté par Anne-Marie Meininger*, Paris, Imprimerie nationale, 1982, 2 vol., t. I, p. 129 ; *Lucien Leuwen*, *Préface d'Alain*, *Édition établie et annotée par Anne-Marie Meininger*, Paris, Gallimard, 2002, Folio classique, p. 80.

⁸ *Lucien Leuwen*, *Texte établi et annoté par Henry Debray[e]*, *Introduction et notes historiques de Michel Crouzet*, Paris, Flammarion, 1982, GF Flammarion, 2 vol., t. I, p. 142 ; *Lucien Leuwen*, *Texte établi, présenté et annoté par Michel Crouzet*, Paris, Librairie Générale Française, 2007, Le Livre de poche Classiques, p. 113.

⁹ *Lucien Leuwen*, dans *Romanzi e racconti*, a cura di Mariella Di Maio con un saggio introduttivo di Michel Crouzet, *Traduzione di Maurizio Cucchi*, Milan, Arnoldo Mondadori, 1996-2008, 3 vol., t. II (tirage de 2009), p. 1323.

¹⁰ *Lucien Leuwen*, ORC, t. II, p. 1279 ; les titres sont soulignés par l'auteur.

mieux Paris, puisque vous en parlez¹¹. » Les deux alexandrins me semblent si proches qu'il serait difficile d'y voir une coïncidence. Si l'on se souvient que Stendhal écrivait dans son *Journal* du 6 mars 1813 qu'il trouvait « que le style du *Menteur* est le modèle du style comique¹² » comme le rappelle Philippe Berthier¹³, le rapprochement que je propose ne sera pas tout à fait aberrant. En partant de cette identification, chacun pourra réfléchir sur l'effet que les répliques sont censés produire aux lecteurs. Il ne serait pas improbable que l'écrivain s'est servi de la réplique de Cliton pour renforcer le ridicule des discussions de Montvallier.

* * *

Le deuxième cas que je vais étudier figure dans le chapitre XXXVIII de *Lucien Leuwen*. Dans ce chapitre, le héros entre dans un cabinet de lecture, où il lit par hasard une courte nouvelle intitulée *Edgar, ou le Parisien de vingt ans*. Ce morceau se termine par le passage suivant, que je cite d'après l'édition établie par Xavier Bourdenet :

« [...] Il [= Edgar] finira par fonder un hôpital. *Requiescat in pace*. Colas vivait, Colas est mort¹⁴. »

Sur la première phrase citée, l'auteur avait consigné en marge du manuscrit une note : « Prud[ence]. Personnalité contre ce bon M. Cochin¹⁵. » Sur ce dernier nom, Yves Ansel n'a rien dit, mais c'était une exception, car il a intéressé tous les autres éditeurs consultés. Ainsi, Henry Debraye avance une hypothèse prudente :

Il s'agit vraisemblablement du philanthrope Cochin, qui fut maire du XII^e arrondissement de Paris à la fin de la Restauration, et fonda l'hôpital qui porte son nom¹⁶.

Depuis, ses successeurs n'ont pas manqué à mentionner la note marginale de Stendhal. Alors qu'Henri Martineau¹⁷ s'est contentée de la reproduire, Ernest Abravanel¹⁸ et Michel Crouzet pour son édition de GF Flammarion¹⁹ ont recopié la remarque d'Henry

¹¹ *Le Menteur, comédie représentée pour la première fois en 1642*, dans *Chefs-d'œuvre de Pierre et de Thomas Corneille, Nouvelle édition avec les préfaces, arguments et examens, suivis des préfaces et commentaires de Voltaire, ornée des portraits des auteurs et du commentateur*, t. III, Paris, Capelle et Renand, 1807, p. 424.

¹² Stendhal, *Œuvres intimes, Édition établie par Victor Del Litto*, Paris, Gallimard, 1981-1982, Bibliothèque de la Pléiade, 2 vol., t. I (tirage de 2001), p. 841.

¹³ Philippe Berthier, « Le Corneille de Stendhal », dans *Stendhal Club*, n° 116, le 15 juillet 1987 ; repris dans *id.*, *Stendhal. Littérature, politique et religion mêlées*, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 48.

¹⁴ *Lucien Leuwen*, ORC, t. II, p. 370 ; souligné par l'auteur.

¹⁵ *Ibid.* L'ajout entre crochets carrés est dû à l'éditeur.

¹⁶ *Op. cit.*, t. III, p. 373.

¹⁷ *Op. cit.*, t. I, p. 1543.

¹⁸ *Op. cit.*, t. II, p. 413.

¹⁹ *Op. cit.*, t. II, p. 461.

Debraye. On doit à Anne-Marie Meininger²⁰ une utile correction, qui consiste à distinguer deux Cochin. Cette rectification est passée dans la note de Mariella Di Maio²¹. De son côté, dans sa publication du Livre de poche, Michel Crouzet observe que le maire et le fondateur d'hôpital sont deux personnes distinctes et il ajoute un commentaire sur le mot *colas* qui se trouvait dans *Lucien Leuwen* : « Un *colas* dans le langage familial est un être stupide²². »

C'est une observation intéressante. Seulement, comme il arrive souvent aux éditeurs de textes, cette note lexicale est donnée sans références, comme si elle demandait aux lecteurs de l'accepter aveuglément sans se poser de questions. C'est, à mon avis, une habitude fâcheuse. Le narrateur des *Mémoires d'un touriste* n'a-t-il pas dit : « J'abhorre d'être cru sur parole, croire ainsi est une habitude surannée que je ne voudrais pas contribuer à donner au lecteur²³ » ? Il vaudra mieux que ceux qui lisent les observations lexicales puissent se reporter aux instruments de travail auxquels elles renvoient et s'assurer de ce qu'elles avancent au cas où elles les intéressent. Dans la cas présent, le stendhalien semble s'être inspiré, non pas du *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse²⁴, mais du *Dictionnaire de la langue française* d'Émile Littré²⁵, qui dans son article *colas* définit le mot par : « Dans le langage familial, homme stupide » tout en expliquant que c'est une abréviation de *Nicolas*. L'article est malheureusement si laconique qu'il ne dit pas de quand date l'acception et que l'on ne peut pas savoir si elle était connue dans la première moitié du XIX^e siècle.

Pourrait-on compléter Michel Crouzet et Émile Littré ? Pour ce faire, il convient de consulter d'abord le *Trésor de la langue française*²⁶ et la *Base historique du vocabulaire français*²⁷. Celui-là nous apprend, à la suite du *Französisches Etymologisches Wörterbuch* de Walther von Wartburg²⁸, que l'emploi péjoratif du terme est attesté depuis 1721, tandis que celle-ci en relève plusieurs occurrences entre 1790 et 1807. On peut ainsi s'assurer que Stendhal connaissait cette acception.

Cependant, ce renseignement suffira-t-il pour rendre compte de l'octosyllabe de Stendhal : « Colas vivait, Colas est mort » ? Il me semble plus approprié de voir dans cette

²⁰ Voir son édition citée de l'Imprimerie nationale, t. II, p. 333 et celle de Folio classique, p. 878-879, où elle corrige Henry Debraye en distinguant le maire Jean-Denis-Marie Cochin (1789-1841) et un de ses parents, le curé Jacques-Denis Cochin (1726-1783) qui a fondé un hôpital.

²¹ *Op. cit.*, t. II, p. 1349.

²² *Op. cit.*, p. 427 ; souligné par l'auteur.

²³ *Mémoires d'un touriste*, dans Stendhal, *Voyages en France, Textes établis, présentés et annotés par* Victor Del Litto, Paris, Gallimard, 1992 (tirage de 2016), Bibliothèque de la Pléiade, p. 182.

²⁴ Paris, Administration du Grand Dictionnaire Universel, 1866-1876, 15 vol., t. IV, p. 573b, s.v. *colas* où, tout en donnant l'étymologie : « abrég[ia]tion] villageoise de *Nicolas*, nom propre », il définit le terme par « Homme niais, stupide » (souligné par l'auteur).

²⁵ Paris, Hachette, 1873, 4 vol., t. I, p. 663a.

²⁶ Paris, CNRS et Gallimard, 1971-1994, 16 vol., s.v. *colas*.

²⁷ Disponible sur le site suivant : <https://www.cnrtl.fr/definition/bhvf/>.

²⁸ Bâle, etc., Zbinden, etc., 1922-2002, 25 vol., t. VII, p. 109b, s.v. *Nicolaus*.

phrase une citation, car elle est identique au dernier vers de la célèbre épigramme de Jean-Ogier de Gombauld (1576-1666). Voici le quatrain tel qu'il figure en 1657 dans *Les Epigrammes de Gombauld* :

DEMANDE RIDICULE

LVI.

Colas est mort de maladie :
 Tu veux que j'en plaigne le sort.
 Que Diable veux-tu que j'en die ?
*Colas vivoit, Colas est mort*²⁹.

Cette épigramme a eu un si grand succès que Dominique Bouhours l'a présentée comme « un chef-d'œuvre en naïveté³⁰ » et que Boileau en a fait mention dans sa lettre à Brossette du 8 septembre 1700³¹. Elle figure soit en entier soit en partie dans bien d'autres publications³². En particulier, le *Journal historique* de Charles Collé, où « Colas vivait, Colas est mort » est mis à côté de « Requiescat in pace³³ » comme dans *Lucien Leuwen*, nous montre que le dernier vers du quatrain pouvait servir d'épithète pour une personne insignifiante et nous permettrait d'imaginer dans quelle intention Stendhal l'a citée à la fin d'*Edgar, ou le Parisien de vingt ans*.

Quant au nom de *Colas* dont parle Gombauld, c'est, comme le disaient Émile Littré et Pierre Larousse, une forme réduite de *Nicolas*. Voici comment en 1680 Pierre Richelet l'explique dans son *Dictionnaire* :

²⁹ *Les Epigrammes de Gombauld, divisées en trois livres*, Paris, Augustin Courbé, 1657, p. 24.

³⁰ *La Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit, Dialogues, Seconde édition*, Paris, Veuve de Sebastien Mabre-Cramoisy, 1688, p. 206-207 : « [après que Philanthe a évoqué deux pièces de Jacques de Cailly] On dirait, interrompit Eudoxe, que ces Quatrains soient de Gombauld, tant ils ont de son air : témoin celui-ci qui est un chef-d'œuvre en naïveté : [suit la citation du quatrain]. »

³¹ Voir Boileau, *Œuvres complètes, Introduction par Antoine Adam, Textes établis et annotés par Françoise Escal*, Paris, Gallimard, 1966, Bibliothèque de la Pléiade, p. 648 : « Je suis bien fâché de la mort de Mr Pérachon mais je ne saurois lui faire d'autre Epithète que ces quatre vers de Gombauld. [suit la citation du quatrain]. »

³² L. Philipon-La-Madelaine, *Dictionnaire portatif des poètes français morts depuis 1050 jusqu'à 1804*, Paris, Capelle et Renand, 1805, p. 152 ; *Anthologie française, ou Choix d'épigrammes, madrigaux, portraits, épithètes, inscriptions, moralités, couplets, anecdotes, bons-mots, réparties, historiettes, auquel on a joint des questions ingénieuses et piquantes, avec les réponses en vers*, t. I, Paris, Blaise, 1816, p. 238 ; etc.

³³ *Journal historique, ou Mémoires critiques et littéraires, sur les ouvrages dramatiques et sur les événements les plus mémorables, depuis 1748 jusqu'en 1772, inclusivement par Charles Collé*, t. I, Paris, Imprimerie bibliographique, 1807, p. 465 : « La nuit du 18 au 19 [novembre 1751], mourut M. de Tournehem, oncle de M. le Normand, mari de madame de Pompadour. En se mettant au lit le mercredi 17, il dit, en parlant de lui : voilà mon b.... mort. Et effectivement, il n'en est pas revenu ; au reste, *Colas vivait, Colas est mort*, est une épithète qui lui va comme à bien d'autres. Il étoit prodigieusement bête : c'étoit un composé de hauteur et de bassesse, d'ignorance et de suffisance, d'une vanité et d'une sottise bourgeoise ; grossier et sans éducation ; sa fortune et sa place l'avoient rendu insolent. *Requiescat in pace*. » (souligné par l'auteur).

COLAS, *s. m.* Nom d'homme, qui signifie Nicolas, & qui ne se dit qu'en burlesque. [Colas est mort de maladie.] Le mot de *Colas* se prend dans les vers Satiriques pour quelque nom d'homme que ce soit³⁴.

L'exemple sans références que le lexicographe donne entre crochets carrés est justement le premier vers de l'épigramme de Gombauld. Ainsi est confirmé le succès de celle-ci. Si donc les éditeurs de *Lucien Leuwen* donnaient une notule sur la source de l'octosyllabe figurant à la fin d'*Edgar, ou le Parisien de vingt ans*, ils rendraient un réel service aux lecteurs.

* * *

Le troisième cas qui nous occupe est aussi un quatrain. C'est Monsieur Leuwen qui le cite quand, pour chasser Madame de Chasteller du cœur de son fils³⁵, il discute avec sa femme sur son projet de faire nommer ministre Monsieur Grandet et d'amener Lucien à faire la cour à Madame Grandet. La citation vient après un développement sur la carrière à venir du héros telle que le conçoit son père. Voici ce que celui-ci raconte à son épouse, d'après l'édition procurée par Xavier Bourdenet :

« Je le ferai secrétaire général si je puis. Si l'on me refuse ce titre à cause de son âge, il sera du moins secrétaire général en effet, la place restera vacante, et, sous le nom de secrétaire intime, il en fera les fonctions.

« Il se cassera le cou en un an, ou il se fera une réputation, et je dirai naïvement :

*J'ai fait pour lui rendre
Le destin plus doux
Tout ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre.*

« Quant à moi, je tire mon épingle du jeu, [...]»³⁶.

Le quatrain pentasyllabique, un peu irrégulier, n'a apparemment intéressé aucun des éditeurs consultés. En effet ni Henry Debraye³⁷ ni Henri Martineau³⁸ ni Ernest Abravanel³⁹ ni Anne-Marie Meininger⁴⁰ ni Michel Crouzet⁴¹ ni Yves Ansel ne l'ont annoté. Il en va de même pour Mariella Di Maio⁴². Ont-ils supposé que le morceau était une invention du personnage et que pour cette raison le troisième vers avait une syllabe de

³⁴ Pierre Richelet, *Dictionnaire françois contenant les mots et les choses*, Genève, Widerhold, 1680, 2 vol., t. I, p. 148b ; souligné par l'auteur.

³⁵ Sur ce point, voir Yves Ansel, *Pour un autre Stendhal*, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 148-149.

³⁶ *Lucien Leuwen*, ORC, t. II, p. 649-650 ; souligné par l'auteur (ou l'éditeur).

³⁷ *Op. cit.*, t. IV, p. 268.

³⁸ *Op. cit.*, t. I, p. 1330.

³⁹ *Op. cit.*, t. II, p. 312.

⁴⁰ Voir son édition citée de l'Imprimerie nationale, t. II, p. 277 et celle de Folio classique, p. 704.

⁴¹ Voir son édition citée de GF Flammarion, t. II, p. 378 et celle du Livre de poche Classiques, p. 730.

⁴² *Op. cit.*, t. II, p. 740.

trop ? Ou bien à leur yeux la citation était tellement connue qu'ils ont jugé que le commentaire était superflu ? Il est difficile de savoir comment ils ont compris le passage.

En fait, les quatre vers qu'a récités Monsieur Leuwen proviennent, avec deux modifications, des « Vers allégoriques à ses enfants. Janvier 1693 » de Madame de Deshoulières (Antoinette du Ligier de la Garde, 1637-1694). C'est un « églogue célèbre⁴³ », qu'ont recueilli plusieurs anthologies et des publications pédagogiques⁴⁴ et donc qui aurait facilement attiré l'attention de notre écrivain. Une fois identifiée cette source, ne comprendrait-on pas mieux pourquoi le père du héros a utilisé l'adverbe *niaisement* avant d'introduire la citation ? Pour ceux qui ne connaissent pas la pièce, il ne serait pas inutile de la reproduire en entier, malgré sa longueur :

Dans ces prés fleuris		L'injuste fortune	
Qu'arrose la Seine,		Me les a ravis.	
Cherchez qui vous mène,		En vain j'importune	
Mes chères brebis.		Le ciel par mes cris ;	
<i>J'ai fait, pour vous rendre</i>	5	Il rit de mes craintes,	30
<i>Le destin plus doux,</i>		Et, sourd à mes plaintes,	
<i>Ce qu'on peut attendre</i>		Houlette ni chien,	
<i>D'une amitié tendre :</i>		Il ne me rend rien.	
Mais son long courroux		Puissiez-vous, contentes	
Détruit, empoisonne	10	Et sans mon secours,	35
Tous mes soins pour vous,		Passer d'heureux jours,	
Et vous abandonne		Brebis innocentes,	
Aux fureurs des loups.		Brebis mes amours !	
Seriez-vous leur proie,		Que Pan vous défende :	
Aimable troupeau,	15	Hélas ! il le sait,	40
Vous de ce hameau		Je ne lui demande	
L'honneur et la joie ;		Que ce seul bienfait.	
Vous qui, gras et beau,		Oui, brebis chéries,	
Me donniez sans cesse		Qu'avec tant de soin	
Sur l'herbette épaisse	20	J'ai toujours nourries,	45
Un plaisir nouveau ?		Je prends à témoin	
Que je vous regrette !		Ces bois, ces prairies,	
Mais il faut céder :		Que si les faveurs	
Sans chien, sans houlette,		Du dieu des pasteurs	
Puis-je vous garder ?	25	Vous gardent d'outrages,	50

⁴³ Comme le dit l'article *Deshoulières* du *Dictionnaire des lettres françaises, Le XVII^e siècle, ouvrage préparé par Albert Pauphilet, Louis Pichard et Robert Barroux, Édition entièrement révisée, amendée et mise à jour sous la direction de Patrick Dandrey, Paris, Fayard et Librairie Générale Française, 1996, p. 386.*

⁴⁴ *Monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne, considéré dans l'histoire naturelle de la parole, ou Grammaire universelle et comparative, avec des figures et taille-douce par M. Court de Gebelin, Paris, Boudet, etc., 1774, p. 99-100 ; Des Tropes ou des différens sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue, Ouvrage utile pour l'intelligence des Auteurs, et qui peut servir d'introduction à la Rhétorique et à la Logique par Du Marsais, Nouvelle édition, t. II, Paris, Dufart, an III, p. 5-8 ; Bibliothèque portative des écrivains françois, ou Choix des meilleurs morceaux extraits de leurs ouvrages en vers, par MM. Moysant et de Levizac, Seconde édition considérablement augmentée et sur un nouveau plan, t. III, Londres, Dulau, 1803, Livre III, p. 193 ; etc.*

Et vous font avoir		L'astre qui mesure	
Du matin au soir		Les nuits et les jours	
De gras pâturages,		Commençant son cours	
J'en conserverai,		Rend à la nature	65
Tant que je vivrai,	55	Toute sa parure,	
La douce mémoire,		Jusqu'en ces climats	
Et que mes chansons		Où, sans doute las	
En mille façons		D'éclairer le monde,	
Porteront sa gloire,		Il va chez Téthys	70
Du rivage heureux	60	Rallumer dans l'onde	
Où vif et pompeux		Ses feux amortis ⁴⁵ .	

On s'étonnera probablement que Stendhal, dont tout le monde sait qu'il éprouvait de l'« horreur pour les vers⁴⁶ », ait ce poème de 72 pentasyllabes dans son répertoire. L'aurait-il appris par cœur en tant qu'un cas typique de la niaiserie ? Ou bien l'aimait-il un peu en y trouvant une certaine simplicité ? Quoi qu'il en soit, il ne serait pas inutile de connaître cette source pour se demander dans quelle intention il a attribué à Monsieur Leuwen une mémoire poétique assez inattendue et dans quel but il lui a fait extraire un quatrain.

* * *

La quatrième et la dernière citation dont je traite se trouve dans le chapitre XLVII de *Lucien Leuwen*. La scène est à l'hôtel Grandet, où le héros examine le portier, l'immeuble, le mobilier, le buste de Cléopâtre de Tenerani, le billard et Madame Grandet. En réfléchissant sur les regards qu'il jette lui-même sur les « charmantes poses » de cette dernière, il se dit :

Grand Dieu ! qu'eût dit Mme de Chasteller si elle eût surpris un de ces regards ?

Mais il faut l'oublier pour être heureux ici,

se dit Leuwen, et il éloigna cette idée fatale, mais pas assez vite pour que son regard n'eût pas l'air fort ému⁴⁷.

Dans l'édition procurée par Xavier Bourdenet, l'alexandrin est ainsi disposé, comme pour nous montrer qu'il s'agit d'une citation. Pourtant il ne fait pas l'objet d'une note. Sauf erreur de ma part, il en va de même dans les autres éditions consultées. Ni Henry Debraye⁴⁸ ni Henri Martineau⁴⁹ ni Ernest Abravanel⁵⁰ ni Anne-Marie Meininger⁵¹ ni Michel

⁴⁵ *Œuvres de Madame et de Mademoiselle Desboulrières*, t. II, Paris, Herman, 1803, p. 14-16.

⁴⁶ *Vie de Henry Brulard*, dans *Œuvres intimes*, *op. cit.*, t. II (tirage de 2010), p. 656. Voir Yves Ansel, « D'un nouveau complot contre la poésie », dans *L'Année stendhalienne*, t. I, 2002, p. 83-102 ; article « Poésie » d'Éric Bordas dans Yves Ansel, Philippe Berthier et Michael Nerlich (éd.), *Dictionnaire de Stendhal*, Paris, Champion, 2003, p. 540.

⁴⁷ *Lucien Leuwen*, ORC, t. II, p. 471 ; souligné par l'auteur (ou l'éditeur).

⁴⁸ *Op. cit.*, t. III, p. 305.

⁴⁹ *Op. cit.*, t. I, p. 1170.

Crouzet⁵² ne l'ont commenté. Comment l'ont-ils interprété ? Auraient-ils jugé que c'était Lucien qui avait pondu à l'improviste un vers bien frappé pour se moquer de sa situation forcée ? Ou bien, en sachant tous que c'était une citation, auraient-ils supposé qu'elle était à la portée de n'importe quel lecteur, quelque ignorant qu'il soit ? On peut regretter qu'ils aient laissé se débrouiller ceux qui lisent *Lucien Leuwen*.

Pour aider donc ceux-ci à comprendre un peu moins mal la scène, signalons que la phrase provient probablement d'une célèbre lettre de Benjamin Franklin. Celui-ci l'a écrite en français en janvier 1780 pour l'adresser à Madame Helvétius qu'il aimait « à la folie⁵³ ». Dans la lettre, il lui raconte une visite qu'il a faite en songe aux champs Élyséens et au cours de laquelle il a rencontré Helvétius, mort en 1771. Voici comment se déroule leur entretien d'après l'édition critique dirigée par David Smith :

Il [= Helvétius] m'a reçu avec beaucoup de courtoisie, m'ayant connu, disoit-il, de reputation il y a quelque tems. Il m'a demandé mille choses sur la guerre, & sur l'état present de la religion, de la liberté & du gouvernement en France. « Vous ne demandez rien, donc, de votre chere amie, M^e Helvetius ; & cependant elle vous aime encore excessivement, & il n'y a qu'une heure que j'étois chez elle. – Ah ! dit-il, vous me faites ressouvenir de mon ancienne felicité, *mais il faut l'oublier pour être heureux ici*. Pendant plusieurs des premieres années, je n'ai pensé que d'elle. Enfin je suis consolé. J'ai pris une autre femme, la plus semblable à elle que je pouvois trouver. Elle n'est pas, c'est vrai, tout à fait si belle, mais elle a autant de bon sens, un peu plus d'esprit, & elle m'aime infiniment. Son étude continuelle est de me plaire ; & elle est sortie actuellement chercher le meilleur nectar & ambrosie pour me regaler ce soir. [...]»⁵⁴ »

La phrase soulignée est ainsi prononcée par Helvétius, qui dans l'au-delà a hésité plusieurs années entre deux femmes : d'une part son épouse qu'il a laissée ici-bas et qu'il continue à aimer mais qui tarde à le rejoindre, et de l'autre la nouvelle femme qu'il vient de choisir et qui s'efforce tout le temps de se faire aimer par lui. La situation est assez comparable à celle de Lucien, qui se souvient toujours de Madame de Chasteller qu'il a laissée à Montvallier alors qu'à Paris, par l'ordre de son père, il doit faire la cour à Madame Grandet. Stendhal est-il parti de cette lettre pour composer cette partie de *Lucien Leuwen* ? Du moins, il n'aurait pas eu trop de mal pour lire le songe de Franklin, car cette lettre a été

⁵⁰ *Op. cit.*, t. II, p. 126.

⁵¹ Voir son édition citée de l'Imprimerie nationale, t. II, p. 112 et celle de Folio classique, p. 507.

⁵² Voir son édition citée de GF Flammarion, t. II, p. 200 et celle du Livre de poche Classiques, p. 537.

⁵³ Lettre 759, Benjamin Franklin à Madame Helvétius, dans *Correspondance générale d'Helvétius, Introduction, établissement des textes et appareil critique* par David Smith, directeur de l'édition, Jean Orsoni, Marie-Thérèse Inguenaud, Peter Allan et Alan Dainard, t. IV, 1774-1800, Toronto et Buffalo, University of Toronto Press, 1998, p. 60.

⁵⁴ *Ibid.*

imprimée dans différents ouvrages : *Vie de Benjamin Franklin*⁵⁵ qui la reproduit d'après la copie de Chamfort ; *Memoirs of the Life and Writings of Benjamin Franklin*⁵⁶, ouvrage dont Stendhal parle dans son *Journal* du 20 octobre 1823⁵⁷ ; *Correspondance inédite et secrète du docteur B. Franklin*⁵⁸, dont peut-être notre auteur fait mention dans son *Journal* du 9 novembre 1829 à propos de la politique de saint Paul⁵⁹ ; plusieurs rééditions de la *Correspondance littéraire* de Grimm⁶⁰ ; *Mémoires* de Morellet⁶¹. Si mon hypothèse est bonne, quelle que soit la source d'information de Stendhal, une notule des éditeurs qui se référera à Benjamin Franklin pourra éclairer les lecteurs du roman et les convier à se demander dans quelle mesure la signification d'origine de l'alexandrin convenait à la situation.

Toutes mes remarques sur les citations tirées de Corneille, de Gombauld, de Madame de Deshoulières et de Franklin étant ponctuelles et hypothétiques, on me dira qu'elles ne serviront pas beaucoup à mieux comprendre *Lucien Leuwen*, d'autant moins qu'il s'agit d'extraits poétiques, genre que l'auteur n'affectionne pas trop. Mais il me semble qu'une fois élucidée leur source, il n'est pas impossible que l'on saisisse mieux l'intention de l'écrivain, sa mise en scène et les comportements de ses personnages. J'espère du moins que certains des lecteurs se donneront la peine de relire le roman et de réfléchir sur la pertinence de mes propositions pour éventuellement prendre plaisir à une meilleure compréhension du contexte.

⁵⁵ *Vie de Benjamin Franklin, écrite par lui-même, suivie de ses œuvres morales, politiques et littéraires, dont la plus grande partie n'avoit pas encore été publiée, Traduit de l'Anglais, avec des notes, par J. Castéra*, t. II, Paris, Buisson, an VI, p. 376-379.

⁵⁶ T. III, Londres, Colburn, 1818, p. 333-334.

⁵⁷ Voir *Œuvres intimes*, op. cit., t. II, p. 71.

⁵⁸ *Correspondance inédite et secrète du docteur B. Franklin, ministre plénipotentiaire des États-Unis d'Amérique près la Cour de France, depuis l'année 1753 jusqu'en 1790*, t. I, Paris, Janet, 1817, p. 75.

⁵⁹ Voir *Œuvres intimes*, op. cit., t. II, p. 106.

⁶⁰ *Correspondance littéraire, philosophique et critique, adressée à un souverain d'Allemagne, depuis 1770 jusqu'en 1782, par le baron de Grimm et par Diderot, Seconde Édition, revue et corrigée*, t. V, Paris, Buisson, 1812, p. 106-108 ; *Mémoires historiques, littéraires et anecdotiques, tirés de la Correspondance philosophique et critique adressée au duc de Saxe Gotha, depuis 1770 jusqu'en 1799, par le baron de Grimm et par Diderot, formant un tableau piquant de la bonne société de Paris sous les règnes de Louis XV et Louis XVI*, t. II, Londres, Colburn, 1813, p. 199-202 ; *Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et de Diderot, depuis 1753 jusqu'en 1790, Nouvelle édition*, t. X, 1778-1781, Paris, Furne et Ladrangé, 1830, p. 277-279.

⁶¹ *Mémoires de l'abbé Morellet, sur le dix-huitième siècle et sur la Révolution*, t. I, Paris, Ladvoat, 1821, p. 291-294 ; *Mémoires inédits de l'abbé Morellet, sur le dix-huitième siècle et sur la Révolution, Deuxième édition considérablement augmentée*, t. I, Paris, Ladvoat, 1822, p. 300-303.